

LE PATRIOTE CANADIEN,



Journal Hebdomadaire, Politique, Historique, Littéraire & Industriel.

4 pour l'année, IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAY, EX-ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE DE LA MINERVE DE MONTRÉAL. [Payables d'avance.]

VOL. 3. BURLINGTON, VERMONT, MÉRREDITH SOIR, 27 NOVEMBRE 1839. N. O. 17.



POÉSIE.

FEUILLE D'AUTOMNE.

De l'Impartial, de la Nouvelle-Orléans.

Jeune l'Automne à l'air triste et souffrant,
Au visage inspiré du poète mourant,
Jeune l'Automne et sa mélancolie !
De l'Espérance il fane les couleurs
Et mes yeux se mouillent de pleurs
À ses tableaux du néant de la vie...
En cepe sur les champs des cœurs est desolée,
Luth invisible, aux rancœurs suspendu,
La brise sème au loin quelque note plaintive,
Et la vague se meurt en sanglots sur la rive,
Comme la feuille, avec un long soupir,
Tombe de l'arbre et tourbillonne,
Mon âme en gémissant cherche quelque plaisir
Envoyé, frais encor, des fleurs de ma couronne.
En mon cœur je pense à mon toit bien aimé,
Au ciel natal, brillant et parfumé
Comme une rose épanouie,
Aux projets de bonheur, charmé d'épanouir
Je pense à mon amant ! il me semble revoir
Des cheveux bruns à la jeunesse trempée,
Des yeux, double diamant noir,
Et sa bouche rieuse, empreinte de tendresse.
Rêles ! la mort à sur son front vermeil
De ses ailes d'airain jeté l'ombre ennemie,
Et sur ton précocé sommeil
Les cœurs pour toujours, ma pauvre Léonide
Me l'écrivent !...

Plus froid que le brouillard qui dans l'air enchaîné,
Au dos fêtré des monts, lourd manteau, se balance ;
Le linéol des ennuis couvrait mon existence...
Que sous-je un grain de saule aux vents abandonné,
Ah ! pourquoi si longtemps desolés sur la terre !
Et quand verra-t-elle le jour d'incalable mystère,
Où parle le grand moteur soumis à d'autres lois,
J'irai prendre racine à la tige des bois,
Errer dans les flancs de la nuit,
Blanc vaseau sillonnant la mer de l'éternel,
Céder avec les eaux, flotter dans la vapeur,
Forme dissoute, incombustible parcelle,
Peut-être alors, peut-être l'une d'elles
Saura ce qu'on nomme bonheur !

LITTÉRATURE.

LE PELOTON DE FIL.

« La maison de bains ou plutôt l'immense bateau dans lequel Mme Poitevin venait de descendre avec Pulchérie était alors une véritable nouveauté.

Ces sortes d'établissements, loin d'être aussi nombreux que de nos jours, suffisaient à peine aux besoins de la noblesse et de la bourgeoisie parisienne. Le luxe n'en était pas non plus fort recherché ; une simple baignoire de fer-blanc, un miroir et une chaise de noyer en formaient l'ameublement. De vieux seigneurs gouteux, de jeunes seigneurs en vogue, des femmes plus curieuses de la mode que de leur santé, des marquis, des oisifs, des étrangers en formaient la clientèle.

Les bains Vigier ne vinrent qu'à la suite, mais ceux de Poitevin furent d'abord aussi célèbres et aussi achalandés. Les chaises à porteur en beau vernis-Martin y affluaient ; les carrosses y faisaient rage au printemps. Il y eut surtout une circonstance qui donna une véritable renommée à ces bains de Poitevin : ce fut le suicide de Mairbert. M. Pidansat de Mairbert, secrétaire du roi, secrétaire des commandements de M. le duc de Chartres et censeur royal, s'ouvrit les veines avec un rasoir dans un bain qu'il demanda vers la nuit chez Poitevin à la suite de l'arrêt porté dans l'affaire de M. le marquis de Bruois.

Cet acte de désespoir une fois connu, au lieu de donner à Poitevin une chance de discrédit, assura tout au contraire sa fortune. Cette mort lui servit d'annonce et de prospectus quoique le prospectus ne fut guère alors autre chose que l'enseigne elle-même.

Les Demeiselles renformées dans cette prison flottante regardent Mme Poitevin avec les démonstrations de plus grand respect. L'air désolé de Pulchérie les touche, ce fut à qui viendrait lui offrir ses services.

« Allez, mademoiselle, il ne faut pas croire que vous vous ennuiez parmi nous, ah bien oui ! nous y mettrons toutes bon ordre ! lui dirent-elles.

— Pauvre petite ! elle est toute dépaysée. C'est quelque tailleur de Pont-Lévéque, je m'y connais.

— C'est ma niece, interrompit sèchement Mme Poitevin ; j'entends, mesdemoiselles, que vous respectiez ma niece.

Ces paroles coupèrent court aux conjectures et aux questions, quand M. Poitevin, son bonnet de coton sur l'oreille, entra dans la salle. Il venait sous doute s'enquérir près de Mme

Poitevin de ce titre de niece si bénévolement accordé par elle à Mlle Pulchérie, quand sa moitié l'entraîna vivement dans une pièce voisine, non sans avoir jeté sur la jeune fille un regard de protection.

« Tu ne m'as pas seulement embrassé, chère femme, dit l'écrivain avec une moue qui tendait à être charmante. Quelle est donc cette belle enfant ? ajouta Poitevin d'un air curieux.

— Une jeune fille que j'ai rencontrée dans le coche de Caen ; je la nomme ma niece pour qu'on la respecte, voilà tout. Vous aurez soin de ne pas l'exposer, M. Poitevin, et quand M. de Noce ou M. de Fronsac viendra...

— Rassure-toi, poulette, j'aurai pour cette jeune fille les plus grands soins ; afin de l'égarer un peu, je m'en vais même lui faire revêtir cette belle potomanie blanche que je destinais à notre filleule, la petite Julie. C'est qu'elle est fort jolie cette jeune fille, et je ne vendrais pas qu'elle subit ici le moindre désagrément. Il nous nous vient ici des jeunes seigneurs et des officiers peu commodes... Mais, jarnigot ! tous ces beaux messieurs n'ont qu'à bien se tenir ; j'entends que la morale soit respectée dans mon établissement, et M. Lenoir l'entend aussi !

— C'est bien mon avis, monsieur Poitevin ; mais il ne me faut pas moins, convenez-en, une jolie fille pour mademoiselle de comptoir. Cela plaît, cela attire, et je crois que mademoiselle Pulchérie... D'ailleurs, reprit sèchement Mme Poitevin pour en finir avec les scrupules de son époux, c'est mon affaire, je m'en charge !

Pulchérie avait assez entendu de cette conversation pour concevoir quelque inquiétude, mais les prévenances de Mme Poitevin furent si extrêmes pour elles, et on la traîna d'une façon si douce pendant les premiers jours de cet apprentissage, que la pauvre fille en fut touchée. Sa place de demoiselle de comptoir n'était pas difficile à remplir ; elle recevait les cachets de bain, surveillait le linge de l'établissement et choisissait les fleurs qu'on devait mettre dans les vases du péristyle. On la remarquait à la fois pour sa bonne conduite et sa tournure. Cependant ses compagnes, qui n'avaient pas tardé à devenir ses rivales, se vengeaient de la nouvelle débarquée en ne lui épargnant pas les traits cruels des délations et les médisances. D'un autre côté, les jeunes seigneurs que Poitevin avait pour pratiques la regardaient presque de façon à l'instruire de tout le danger qu'elle courait ; mais un cœur pur ne soupçonne jamais le vice.

Les uns arrivaient le matin chargés de bouquets nonces de rubans qu'ils lui offraient avec la grâce des bergers d'opéra ; d'autres lui présentaient des boubonnières en bergamote avec une multitude de compliments et de tendresses apprises par cœur et que Pulchérie ne trouvait que ridicules. C'était autour d'elle un bourdonnement continu d'éloges que sa beauté lui attirait. Pulchérie avait seize ans et n'était d'aucun artifice pour relever les traits naturels de cet âge ; elle se serait fait scrupule de paraître belle devant ces adorateurs. Il ne lui venait même pas à l'esprit qu'ils pussent admirer une pauvre fille comme elle, et cependant son air d'affabilité charmait tout le monde, les plus huppés de la cour comme les bourgeois. Elle se tenait d'habitude sous le péristyle de Poitevin, une petite rose au corset, lisant quelque roman du jour avec une distraction enfantine, obligée qu'elle était de répondre aux clients et aux garçons de l'établissement. Des les premiers jours de son installation chez Poitevin, on la désigna bien vite par le nom de la belle baigneuse.

Orgueilleuse du succès de sa prétendue niece Mme Poitevin s'en applaudissait tout en ayant l'œil à ses moindres mouvements. Pulchérie était devenue la fille adoptive de cette maison. Maison fatale, monsieur, et dont le regard de Pulchérie ne pouvait encore percer le mystère !

Représentez-vous, en effet, une pauvre fille abordant cette demeure étrange sans avoir eu seulement le temps de se reconnaître, enlevée, pour ainsi dire, sans avoir pu réfléchir aux événements qui la déplaçaient ! Le premier jour une tristesse stupide la prit, elle voulut fuir cette maison, elle y présentait vaguement certains dangers. Mais à quelle pitie avoir recours, mon Dieu ! à quelle porte frapper ? Son oncle était mort, sa mère lui avait donné tout juste ce qu'il lui fallait d'argent pour sa route. Après tout, cette retraite lui assurait une existence à elle qui manquait de pain !

Il fallait voir de quel respect obséquieux et de quelles profondes salutations Mme Poitevin, escortée de son digne époux, recevait sa clientèle. Habillée de ses toilettes à la Sobieski, ma dame Poitevin !

Survint M. de Noce.

« A propos, Noce, tu sais que le maréchal lui reconnaît cent cinquante mille livres de dot, vingt cinq mille livres de rentes, et qu'elle aura la pension de douze mille livres du roi, traitement que sa majesté fait aux douairières de maréchal de France ! Noce, poursuivait-il en croisant ses bras sur son gilet doré, qu'en dis-tu ?

Puis, comme le linge tardait à venir pour son bain :

« Par le sabbat ! cria-t-il, voilà une digne maison ! on ne peut pas même s'y délasser du bal de M. le prince de Gramont. Ah ! ça ! quelle autrice, pourvu qu'elle reconnaisse qu'elle

Vous devez penser que Mme Poitevin eut soin de lui prêter des romans. Ceux qu'elle lut d'abord l'ennuyèrent, c'était de ces livres communs, et insignifiants, ou les allégories mythologiques tenaient trop de place pour ne pas la dégoûter. Pulchérie lut ceux-là par condescendance et pour ne pas trop lever les yeux sur le cercle nouveau qui l'entourait, mais bientôt il y en eut d'autres qui, bien qu'elle n'en comprit pas le sens, firent naître en elle un trouble inconnu. Il y était question d'amour, la passion y courait au-devant des objections qu'un cœur naïf peut se faire, elle triomphait des les premières pages avec une rare audace. Pulchérie s'éleva plus qu'elle ne s'emut de la lecture de ces livres ; ils la rejetèrent dans un ordre d'idées qu'elle n'abordait qu'en tremblant. Sa mère lui avait recommandée en partant de lire ses Heures au moins une fois dans la journée ; ce livre de vie et de salut neutralisa le poison des autres.

Elle le parcourait plus d'une fois, comme une brave fille de Normandie quelle était ; la Poitevin fin gronda.

« A quoi bon, lui dit-elle, afficher la dévotion ! Cela vous mènera loin ! Vous avez écrit hier, je le sais, à M. le curé de Saint-Roch, qui connaît, n'avez-vous dit, votre famille. Or, apprenez Pulchérie, que M. le curé ne répond point aux demoiselles... Vous en serez pour vos frais, il ne vous répondra pas !

La méchante femme avait en effet ses raisons pour parler ainsi ; elle interceptait toutes les lettres de Pulchérie, même celles que la pauvre enfant avait trouvées moyen d'écrire à sa mère, dont elle s'étonnait de ne recevoir aucune réponse. Constatée de la mort de Greuze, elle voulut tout d'abord porter le deuil de son oncle ; Mme Poitevin, avec une maligne douceur, lui répondit que la rage de sa maison ne lui permettait pas un vêtement aussi lugubre. En échange de ce deuil, elle lui entoura la taille, le jour même de sa réception, d'une belle ceinture de soie brochée d'argent ; avec cette ceinture et la polonaise donnée par M. Poitevin, elle était vraiment charmante.

Parmi les pratiques dont elle faisait sonner le nom, Mme Poitevin s'honorait surtout de celle de M. le duc de Fronsac. Il n'y avait pas de semaine que M. le duc ne daignât s'enterrer quelques instants avec elle dans un cabinet pour écrire plus à l'aise sa correspondance, la conversation était interrompue souvent par l'arrivée d'un courrier en livrée qui recevait des mains de son maître une foule de billets blancs et roses qu'il allait remettre ensuite à leurs adresses. Le duc de Fronsac traitait Mme Poitevin avec une sorte de familiarité insolente, et la maîtresse des bains ne le voyait pas déboucher du Pont-Royal dans sa chaise en cuir toussé ornée de peintures, qu'elle ne descendît vite dans le bateau, en s'écriant essoufflée :

« Mesdemoiselles, voilà M. le duc de Fronsac !

M. de Fronsac, il faut vous le dire, monsieur, n'avait cependant rien de beau. C'était un seigneur bossu et contrefait de toute sa personne ; il était toujours infecté d'odeurs et de pistaches à l'ombre qu'il machait continuellement. D'habitude, il passait en revue d'un air de prince tout l'espèce de demoiselles qui se tenaient dans la galerie le jour de son arrivée, s'annonçant toujours par quelque plaisanterie aimable, comme celle de tirer l'oreille à une pauvre jeune fille ou de lui faire le nez de tabac. Suivi de deux laquais qui le portaient jusqu'à son bain, il ne faisait guère qu'une courte apparition.

La première fois que Pulchérie l'aperçut, il était d'une colère épouvantable, parce que M. le maréchal duc de Richelieu, son honore père, allait, à quatre-vingt-quatre ans, épouser en troisième nocces, dans la semaine même Mme de Rooth. L'hôtel du maréchal s'élevait en conséquence nettoyé, le matin même, de tout ce qui pouvait déplaire aux yeux de Mme de Rooth, nombre de gens, entre lesquels Mme de Rousset et le président de Gasc, en étaient partis. Il n'était donc pas étonnant que ce cher fils s'indignât de cette réforme. En rencontrant la Poitevin sous le vestibule, il s'écria :

« Eh bien, madame Poitevin, mon père est venu lui-même ce matin me faire part de son mariage ! il m'épouse, ce tres cher père ! il m'épouse !

— Quoi ! M. le duc ! à son âge !

— Ecoutez donc, madame Poitevin, il n'a plus le temps d'attendre... J'aurai tout de même une admirable creature pour belle-mère, parente des Choiseul et chanoinesse de Remiremont ! Versez mon bain un peu chaud et faites-moi servir des toilettes à la Sobieski, ma digne madame Poitevin !

Survint M. de Noce.

« A propos, Noce, tu sais que le maréchal lui reconnaît cent cinquante mille livres de dot, vingt cinq mille livres de rentes, et qu'elle aura la pension de douze mille livres du roi, traitement que sa majesté fait aux douairières de maréchal de France ! Noce, poursuivait-il en croisant ses bras sur son gilet doré, qu'en dis-tu ?

Puis, comme le linge tardait à venir pour son bain :

« Par le sabbat ! cria-t-il, voilà une digne maison ! on ne peut pas même s'y délasser du bal de M. le prince de Gramont. Ah ! ça ! quelle autrice, pourvu qu'elle reconnaisse qu'elle

ment la Poitevin, tu ne m'entends donc pas ? j'ai fait demander des des par mon courrier ; j'ai à prendre une revanche contre Noce.

Le courrier revint avec des des ; on porta cette momie jusqu'à son bain.

« M. de Fronsac, dit la Poitevin quand il fut parti, est vraiment capable de faire un coup d'éclat ; le troisième mariage de M. de Richelieu l'exaspère au dernier point. Je le connais, c'est un seigneur qui ne va pas par quatre chemins, et quand il a une idée...

— M. le duc vous fait demander un instant d'entretien, dit le courrier en s'adressant à Mme Poitevin.

La Poitevin se rendit aux ordres du duc.

Un quart d'heure après, il sortit du bain, le teint plus reposé ; un sourire sardonique plaçait ses lèvres. Arrivé devant le comptoir, il adressa quelques paroles flatteuses à Pulchérie et voulut même lui baiser la main ; Pulchérie la retira avec dignité, et il sortit en regardant par dessus son épaule droite, aussi élevée que celle de Riquet à la Houppée.

Le même soir, Pulchérie, appuyée sur la fenêtre de la pièce d'attente, regardait les eaux de la Seine capoter tristement près du bateau. Peut-être songeait-elle alors à sa vieille mère et à l'oreille qu'elle avait perdue, car ses longs cils étaient humectés de larmes. Tout d'un coup la jeune fille se sentit soulevée par deux bras robustes, elle voulut crier, un mouchoir intercepta ses cris. C'était un dimanche, à la tombée de la nuit, et tous les gens de service attachés à la maison étaient sortis, à l'exception de M. Poitevin, pour voir une joute de maritimers à Bercy. Pulchérie ne tarda pas à entendre les cris furieux de M. Poitevin, que ses ravisseurs avaient enfermé sans doute à double tour dans la cuisine. La pauvre enfant n'avait conservé que l'usage de la vue, elle le maudit bien vite en reconnaissant à quel homme le destin l'avait livrée. Les habits de cet homme lui parurent fort riches, lorsque son manteau couleur de muraille s'ouvrit dans le geste impérieux qu'il fit à ses deux laquais. Un carrosse attendait sur le quai, devant le tapis qui longe la Seine ; ses lanternes foudroyées par le vent éclairaient à peine le pavé... la pluie commençait à tomber par gouttes larges et rares.

« Allons, dépêchez-vous autres, dit le maître du carrosse. A l'hôtel ! murmura-t-il à l'oreille de son laquais. Pulchérie, soulevée entre les bras de ses ravisseurs, touchait déjà le marchepied.

— En garde, M. de Fronsac, et défendez-vous ! lui cria un inconnu qui foudra sur lui l'épée à la main.

Il avait saisi un magnifique chien de Terre-Neuve qui suivait la voiture de place d'où il s'était précipitamment élancé...
Le chien sauta à la gorge de l'un des laquais et lui fit lâcher prise. M. de Fronsac ne put se dispenser de répondre à l'appel du nouveau venu.

Forcé de se défendre contre l'inconnu, M. de Fronsac croisa le fer ; ce n'était qu'un jeu pour lui, la veille il avait blessé M. de Coigny en duel. Pulchérie vit du sang à la main de son défenseur ; mais il l'avait saisie d'un bras vigoureux, malgré sa blessure, et la déposait à l'aide du cocher sur les coussins de la voiture de place...
— C'était un jeune homme, interrompis-je, j'en étais sûr !

« Prenez garde, me dit la sœur avec une moue grondeuse, vous ne tenez plus mon cheval de fil, monsieur !

ROGER DE BEAUVOIR.
La suite au No. prochain.

DES IDEES NAPOLEONIENNES.

Ci-joint la conclusion d'un livre remarquable que vient de publier sous ce titre, le jeune prince NAPOLEON LOUIS BONAPARTE.

La période de l'Empire a été une guerre à mort contre l'Angleterre et la France. L'Angleterre a triomphé ; mais, grâce au génie créateur de Napoléon, la France, quoique vaincue, a moins perdu matériellement que l'Angleterre. Les finances de la France sont encore les plus prospères de l'Europe ; l'Angleterre plus soumise le poids de sa dette. L'élan donné à l'industrie et au commerce ne s'est point arrêté malgré nos revers ; aujourd'hui le continent européen se fournit par lui-même de la plus part des produits que lui fournissait autrefois l'Angleterre.

Or, maintenant, nous le demandons, quels sont les plus grands hommes d'état, ceux qui ont gouverné des pays qui ont gagné malgré leur défaite, ou ceux qui ont perdu malgré leur victoire ?

La période de l'Empire a été une guerre à mort contre le vieux système européen. Le vieux système a triomphé ; mais malgré la chute de Napoléon, les idées napoléoniennes ont germé partout. Les vainqueurs mêmes ont pris les idées des vaincus, et les peuples se consacrent en efforts pour refaire ce que Napoléon avait établi chez eux.

En France, on réclame sans cesse, sous d'autres noms ou d'autres formes, la réalisation des idées de l'Empire. Si une grande mesure ou un grand travail s'exécute, c'est généralement un projet de Napoléon que l'on exécute ou que l'on termine. Tous les jours de nos

voir, toute proposition des chambres se met toujours sous l'égide de Napoléon, pour se rendre populaire ; et sur un mot tombé de sa bouche, on bâtit tout un système.

L'Italie, la Pologne, ont cherché à reconstruire cette organisation nationale que Napoléon leur avait donnée.

L'Espagne verse à grande flots le sang de ses enfants pour rétablir les institutions que la consulte de Bayonne de 1808 garantissait. Les troubles qui l'agitent ne sont que la réaction qui s'exerce d'elle-même contre leur résistance à l'Empereur.

À Londres aussi, la réaction a eu lieu, et l'on a vu le major-général de l'armée Française à Waterloo fêté par le peuple anglais à l'égal du vainqueur.

La Belgique, en 1830, a manifesté hautement son désir de devenir ce qu'elle était sous l'Empire.

Plusieurs pays d'Allemagne réclament les lois que Napoléon leur avait données.

Les cantons Suisses, d'un commun accord, préfèrent au pacte qui les lie, le Pacte de médiation de 1803.

Enfin, nous avons vu, même dans une République démocratique, à Berne, les districts qui avaient autrefois appartenu à la France réclamer en 1838 du gouvernement Bernois les lois impériales dont l'incorporation à cette République les avait privés depuis 1816.

Demandons-le donc aussi, quels sont les plus grands hommes d'état, ceux qui fondent un système qui s'éleva malgré leur toute puissance, ou ceux qui fondent un système qui survit à leur défaite, et qui remplit de ses ombres ?

Les idées napoléoniennes ont donc le caractère des idées qui régissent le mouvement des sociétés, puisqu'elles avancent par leur propre force, quoiqu'élevées de leur auteur ; assimilables à un corps qui, lancé dans l'espace, arrive par son propre poids au but qui lui était assigné.

Il n'est plus besoin maintenant de refaire le système de l'Empire, il se fera de lui-même ; souverains et peuples, tous aideront à le rétablir, parce que chacun y verra une garantie d'ordre, de paix et de prospérité.

Où trouver d'ailleurs aujourd'hui cet homme extraordinaire qui imposait au monde par le respect dû à la supériorité des conceptions ?

Le génie de notre époque n'a besoin que de la simple raison. Il y a trente ans, il fallait deviner et préparer ; maintenant il ne s'agit que de voir juste et de recueillir.

« Dans les faits contemporains comme dans les faits historiques, a dit Napoléon, on peut trouver des leçons, rarement des modèles. » On ne saurait copier ce qui s'est fait, parce que les imitations ne produisent pas toujours les ressemblances.

En effet, copier dans ses détails, au lieu de copier dans son esprit un gouvernement passé, ce serait agir comme un général qui, se trouvant sur le même champ de bataille où vainquit Napoléon ou Frédéric, voudrait s'assurer le succès en répétant les mêmes manœuvres.

En lisant l'histoire des peuples, comme l'histoire des batailles, il faut en tirer des principes généraux, sans s'astreindre servilement à suivre pas à pas une trace qui n'est pas empreinte sur le sable, mais sur un terrain plus élevé, les intérêts de l'humanité.

Répondons-le en terminant, l'idée napoléonienne n'est point une idée de guerre, mais une idée sociale, industrielle, commerciale, humanitaire. Si, pour quelques hommes elle apparaît toujours entourée de la foudre des combats, c'est qu'elle fut en effet trop longtemps enveloppée par la fumée du canon et la poussière des batailles. Mais aujourd'hui les nuages se sont dissipés, et on entrevoit à travers la gloire des armes une gloire civile plus grande et plus durable.

Que les mânes de l'Empereur reposent donc en paix ! Sa mémoire grandit tous les jours. Chaque vague qui se brise sur le rocher de Sainte-Hélène apporte, avec un souffle d'Europe, un hommage à sa mémoire, un regret à ses cendres, et l'écho de Longwood répète sur son cercueil : « LES PEUPLES LIBRES TRAVAILLENT PARTOUT À REFAIRE TON OUVRAGE. »

LE PRINCE NAPOLEON LOUIS BONAPARTE.

LOUIS NAPOLEON dans son volume dont nous donnons ce petit extrait, a rapproché les actes et les idées qui ont le plus marqué sous l'ère de l'Empire. Cette espèce d'apothéose sans être désintéressée est du moins sincère.

L'époque où nous vivons a eu de singuliers retours pour les rois et les peuples. Laissons à l'avenir ses mystères. Contentons nous d'observer à ce sujet que personne, même la famille de Grand Napoléon, ce héros qui fut la gloire de la France, n'a reçu en héritage de droits souverains sur les Français. La légitimité des Princes en France ne doit jamais se tirer que du conceptement de la grande nation.

(Eclair. Pol. Cos.)